

Heureux qui comme un beur

Cheb de Rachid Bouchareb

Alain Charbonneau

Numéro 58, novembre-décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, A. (1991). Compte rendu de [Heureux qui comme un beur / *Cheb* de Rachid Bouchareb]. *24 images*, (58), 63-63.

HEUREUX QUI COMME UN BEUR

par Alain Charbonneau

Aux deux tiers environ de *Cheb*, Merwan Kechida, jeune beur de 20 ans exilé en Algérie pour avoir eu des démêlés avec la justice française et condamné à faire son service militaire dans ce pays dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs, rencontre par hasard un Français dans un hameau perdu du Sahara. Il ne lui raconte rien de sa récente odyssee clandestine: qu'à peine arrivé ici, il a déserté les rangs de l'armée, que depuis il cherche à tout prix à rentrer en France mais que la milice et les douaniers algériens l'en ont empêché. Il lui cache tout cela, pour peu après, profitant d'un moment d'inattention du jeune homme, lui voler son passeport. Tout de suite rattrapé par sa victime, Merwan s'apprête à la tuer d'un coup de pierre lorsque l'autre, comprenant le motif anodin du vol, laisse échapper soudain un grand éclat de rire qui pare au mauvais tour qu'allait prendre la situation.

Scène-clé du second long métrage de Rachid Bouchareb (*Bâton Rouge*), qui nous en révèle le propos général — car propos il y a: immigrant algérien en terre française et étranger français en sol algérien, le beur est pourtant loin d'être de nos jours l'orphelin apatride qu'il était il y a quinze ans. Au contraire, prêt à tuer pour posséder une preuve de sa nationalité française, cherchant coûte que coûte à quitter un pays qui l'accueille contre son gré pour en retrouver un autre qui l'a expulsé en dépit de son attachement, le jeune héros de *Cheb* («cheb» signifie «jeune» en langue arabe) semble plus Français que nature. C'est dire que, de pays d'adoption qu'elle était, la France devient avec lui pays natal: non pas tant celui où l'on est né (plusieurs jeunes beurs sont nés en Algérie, mais ont été élevés en France), mais celui où l'on naîtra. Motivé par l'impossibilité patente d'un sevrage culturel, le long et acharné retour de Merwan en douce France présente en quelque sorte tous les symptômes d'une dépendance patriotique.

La dimension épisodique de l'aventure, Bouchareb l'appuie fortement en l'inscrivant à même la mise en scène de son film. *Cheb* s'ouvre et se referme comme une parenthèse, à l'intérieur de laquelle la fuite de Merwan oppose son mouvement transi-

toire à l'immutabilité magnétique des paysages lunaires du désert. Parenthèse temporelle et géographique, qu'ouvre un montage-clip, littéralement greffé au film puisque ce n'est pas Bouchareb qui l'a réalisé, où se bousculent en décor parisien scènes de deuil et images de violentes manifestations anti-racistes; et que ferme le retour chez soi de Merwan, elliptique et nodal: travelling en plongée sur le sol sablonneux du Sahara, travelling aérien sur la Méditerranée et travelling latéral sur le mur de brique rouge d'une caserne française, où l'on voit dans un dernier plan Merwan *intégré* à un peloton de soldats français entonnant la Marseillaise. Tout se passe ainsi comme si Bouchareb prenait congé, l'espace d'un film, de la réalité beur pour jouer de l'écart culturel qui aujourd'hui existe entre elle et la réalité algérienne, et rappelait de l'étranger à la France et aux Français quelles obligations ils ont contractées envers leurs nouveaux enfants.

Difficile dès lors pour lui de ne pas égratigner au passage l'Islam et ses us: le travestissement de Malika, la jeune beur qui accompagne Merwan dans sa traversée du désert, sert ici de faire-valoir à la vigilance mâle et machiste qui sévit un peu partout au Maghreb — et à laquelle d'ailleurs Malika n'échappera pas. Et ce n'est pas simple hasard si c'est un ancien combattant

de la guerre d'Algérie qui prête main forte au déserteur: la tradition progressiste du F.L.N. prévaut sur le nationalisme algérien dont il se faisait autrefois l'instrument. Pro-beur, *Cheb*, coproduction franco-algérienne, reste ainsi dans une certaine mesure anti-islamique, non pas par parti pris politique ou religieux, mais à seule fin de tracer la frontière au-delà de laquelle le français d'origine arabe se trouve désormais perdu en terrain inconnu, ayant depuis plus d'un quart de siècle plongé ses racines dans une autre terre. Pour un public algérien, tout comme pour un public français ou nord-américain d'ailleurs, il est important de lire dans son contexte, afin qu'elle ne prête pas à contresens l'équation (anti-islamique égale pro-occidental) sur laquelle repose en partie le film de Bouchareb: ce contexte, c'est celui de l'irréversible enracinement d'une population d'immigrants en pays étranger. ■

CHEB

Algérie-France 1991. Ré.: Rachid Bouchareb. Scé.: Abdelkrim Bahloul, Christian Zerbib et Bouchareb. Ph.: Youcef Sahraoui. Mont.: Guy Lecorne. Mus.: Safy Boutella. Int.: Mourad Bounaas, Nozha Khouadra, Pierre-Loup Rajot. 82 minutes. Couleur. Dist.: Les Films du Crépuscule.

Merwan (Mourad Bounaas) et Malika (Nozha Khouadra), deux jeunes beurs égarés en Algérie

